



A l'âge de 7 ans, aucun enfant ne sait ce qu'est la mort ! Il n'en à aucune définition concrète qui se rapprocherait d'une réponse que les adultes résumeraient en une figure de style soutirée aux tropes, quand la périphrase atténue la douleur des défunts : « la fin de la vie. » Un sujet tabou donc, que l'on évoque particulièrement par euphémisme : « il nous a quitté ! » On se refuse d'y penser trop souvent de son vivant, de crainte de l'attirer, comme un mauvais sort ! La mort fait toujours peur. Elle effraie les adultes, mais pas les enfants protégés encore de l'innocence.

Chez les enfants, la mort ne leur vient jamais à l'esprit. C'est un sujet tellement complexe que rien ne vaut que l'on y perde du temps, d'ailleurs ils ne s'en feraient qu'une interprétation erronée, presque fantasque, relevant de l'imaginaire, au pis suscitant des cauchemars qu'ils peuvent provoquer, la nuit dans leur sommeil, alors perturbé. Du moins, à l'époque où se commit ce drame familial. Personne dans le village n'eût suffisamment d'imagination pour réaliser un fait tel qu'il se commit, le 6 septembre 1901.

1901 exactement, puisqu'il faut être circonspect, lorsqu'il s'agit de citer des faits de police, comme la justice l'exige, bien que, en ces temps-ci, ce fut la Maréchaussée qui se déplaçait aussitôt que les faits revêtaient un aspect criminel ; la proximité permettait de libeller les premières déductions issues des constatations d'usage. De crime, il n'y eut point ; et pourtant une enfant est morte tuée par son propre frère qui jouait au chasseur.

Les fusils avaient été déposés sur la table de la cuisine, encore chargés et peut-être pas entièrement armés. Les chasseurs, les oncles et peut-être le père de l'enfant venaient de parcourir la campagne environnante sur les hauteurs des Pyrénées Orientales, au pied du Canigou (Canigó en catalan), là où le gibier loge. Il n'y avait point d'audiovisuel, en cette époque fort reculée des villages de campagne, lesquels vivaient en autarcie, de telle sorte que tout le monde se connaissait. L'information était lente à se répandre aux alentours.

En voyant les armes disponibles à hauteur de table, vint l'envie de jouer au chasseur de celui qui n'était pas encore mon Grand-Père et qui tira sur sa sœur âgée de 7 ans -le plus bel âge de la vie ;

car c'est celui de la pure innocence ! Pouvons-nous imaginer la scène, nous la représentant le plus simplement possible, telle qu'elle eût été peinte par un artiste ? Eh bien, oui ! Nous en avons le droit ; car l'imagination, ici, permet de se rapprocher d'une réalité triste, à en mourir ! « Place-toi dans le couloir, je vais te tirer dessus. » L'exiguïté du couloir ne pouvait éviter l'impact dégage par la cartouche qui toucha sa cible vivante, à la tête. Thérèse tomba immédiatement sur le sol carrelé, immaculé de son sang écarlate qui s'écoulait dispendieusement, sous un râle lancinant qu'il me semble entendre, cent vingt-trois ans et quelques mois après sa disparition.

Dès l'accident connu, le village s'empara de la rumeur qui fait et défait des histoires des plus sordides aux cocasseries villageoises communes, souvent entretenues pour des raisons d'affaires personnelles ! Le fait notifié par sa gravité, s'accrut au fil du temps, de manière à finir par le taire définitivement, toute honte bue. Nonobstant, inscrit dans le patrimoine historique de la commune qui tint durant longtemps le drame sous silence, il revient plus d'un siècle plus tard, chez les descendants, toujours vivants, du grand-père (il ne reste plus aucun enfant du patriarche, mais ses petits et arrière, arrière descendants qui portent tous son nom.)

C'est simple, au village, aujourd'hui, personne n'en a jamais entendu parlé. « Quelle horreur », me lança une employée d'administration, stupéfaite que ce genre d'acte pût se perpétrer en ce pays. Il est pratiquement impossible de connaître l'attitude des habitants envers eux-mêmes, lors du drame ; mais par contre, il est possible d'imaginer le pire qui s'abattit sur le coupable, fût-ce t-il un enfant, pas encore adolescent, puisque né en 1889, il n'était âgé, au moment des faits, que de 12 ans ! Et si on additionne leurs âge à tous les deux, frère et sœur qui a priori aimaient jouer ensemble, cela leur donne 19 ans ! Ce n'est pas le fait de mourir qui augmente la douleur de ceux qui restent, la famille alentour et le père (quand la mère décéda, Thérèse avait quatre ans) ; mais le temps extrêmement long, entre la survie et la mort qui âprement attend son butin -à comparer avec la scène décrite par Baudelaire, dans « Une Charogne » : « épiait le moment de reprendre au ... » -Les Fleurs du Mal. » !

La mère avait sans doute donné son prénom à sa fille qui n'en portait qu'un seul ! La mère se prénomma Thérèse ! Le père Jean. Il lui faut, à la mort, de temps à autre, faucher des innocents, allant jusque chez les enfants, de façon à en choisir quelques uns, dont nous ne comprenons pas cet acte inexplicable et auquel nous aimerions nous substituer ! Et nous finissons par invectiver Dieu qui apparaît comme le seul responsable de nous avoir créés aux origines du monde ! Il faut bien un coupable dont personne ne pourra douter de sa responsabilité !

J'avais toujours entendu parlé de cette histoire, dans ma grande famille où on aime conter ce qui se fut vécu jadis au sein de chez Nous, ou bien l'écouter de la bouche d'un autre ; à défaut, entendre les bruits qui annoncent que quelque chose d'important s'est déroulé quelque part ! Personne n'en savait autant que moi, aujourd'hui, parce que le manque de pugnacité, de volonté d'apporter la vraie réponse aux questions qui se posaient en chacun d'entre nous, ne se manifestait point ; et cela, quand bien même, le mystère resta longtemps entier, en ce sens que quelqu'un arriverait, un jour, à fouiller le passé, pour en découvrir l'exacte vérité, étayée de dates, de chiffres et d'écritures qui en relatent toujours superficiellement les faits, tellement ceux-ci échappent à la réalité du moment !

-Vincit Omnia Veritas-

C'est donc aux archives locales qu'il eut fallu solliciter le responsable du cimetière, qui rencontré inopinément à la mairie du village, au cours de mes recherches, refusa obstinément de me fournir des informations concernant la sépulture de l'enfant, invoquant un faux prétexte fondé sur une obligation de posséder l'acte de concession, sans lequel je ne pus prétendre à titre de descendant légal et légitimé par la loi, me recueillir sur une éventuelle sépulture qui en fait n'existait plus depuis longtemps, ayant été bradée sous prétexte d'absence de parents, reconnaissant la propriété dudit tombeau, disparu ; je compris alors que la Maréchaussée avait, derechef, comme ses habitudes grotesques, cultivées en signe de bassesse professionnelle, informé le dit employé qui, sous des airs de ministre, se targuait de régner derrière un bureau de peccadille, à titre de Responsable suprême des défunts de la commune (les cons ont cette particularité de se

dévoiler eux-mêmes sans avoir à intervenir verbalement pour les repérer) !

A ce propos, j'avais pu constater, durant mon séjour sur les terres de mes ancêtres Ibères, près la mer où se suicidèrent ceux-ci, déportés par le fascisme espagnol de 1936, que les « faiseurs de pizzas » concoctées au feu de bois de palette, vendaient en fait des tartes en guise de parasols... Leurs pizzas vendues sous le logos local de « Vraies Pizzas » était quelque peu discriminatoire à l'encontre des autres professionnels qui, cahin-caha, sans ambition aucune, façonnaient avec élégance (on naît soit torchon, soit serviette) pour le plaisir des clients toujours réjouis de la qualité des produits. Est-ce la con-currence de la première qui tentaient d'affecter l'existence des deux autres, en vain, durant les hivers doux, quand, dans cette région, les Oranges apparaissent sur les arbres ? Période de disette pour les commerces en général, par la raréfaction des touristes qui en haute saison estivale multiplient le chaland par cent ? Ou bien, l'agencement du pizzaiolo, ayant un emplacement par trop ostentatoire, eût-il gêné la Mère et le Fils, idiots par nature, d'avoir cru l'historiette contée par un employé de la Racaille du bourg, au service des autorités locales, lequel affabula sur l'écrivain qui séjourna ici, le temps de s'imprégner du paysage villageois ? Nous sommes en pays catalan, sans la mentalité catalane dont l'esprit disparut au fil du temps, comme l'évoqua la cité de Elne, par son historique rappelant que « les Français » avaient massacré sous Philippe III le Hardi, toute la population réfugiée dans la Cathédrale (Ouradour sur Glane avant l'heure fatidique)! Elna en catalan dont les Ibères autochtones eurent l'honneur de voir passer sur leurs terres Hannibal et ses éléphants... Nous sommes en 218 avant J-C. C'est également à Elne que en 1939, les femmes réfugiées dans les Camps de Argelès-sur-Mer, vinrent séjourner en une maternité Suisse, aménagée afin de secourir ces femmes.

*C'est comprendre combien le simple abruti d'un village peut, par ses propres capacités à se faire accroire des histoires sordides, sur recommandation supérieure de la voie hiérarchique autoritaire en ces lieux, **embrigader** toute une population idiote depuis des décennies... La question qui devraient nous venir à l'esprit, serait de savoir si la transmission de l'idiotie est assurée de façon filiale, par atavisme, s'entend, ou bien un enseignement se pratique-t-il en agence, dans des bureaux, des cafés, bars, boulangeries, voire mairie, au pis Communauté des Communes ?! Hélas !, la réponse demeure toujours dans l'expectative d'être formulée de façon explicite, s'entend, de sorte à éviter tout quiproquo cultivé, dans l'intentionnelle interprétation qui en ressortirait de la bouche des collabos de service...*

Je pus, par la suite, en inspectant toutes les tombes susceptibles d'accueillir la dépouille de celle que je recherchais, sans culte du désespoir en signe de défaite, constater que l'emplacement de sa sépulture n'existait plus ! Les concessions arrivant à terme, sont revendues aux personnes âpre au gain des opportunités qui se présentent en la matière ; et cela par l'emplacement représenté dans l'espace consacré à cet usage. Cependant plusieurs patronymes familiaux m'apparurent durant ma balade. Le carré réservé aux enfants et nouveaux-nés était en très mauvais état, abandonné au temps, par insouciance communale, considérant sans aucun doute qu'il n'était pas de la Mairie d'entretenir les tombes des villageois, mais de leur responsabilité directe de gérer leurs terrains mortuaires...

Je compris que cette affaire gênait qui la Mairie, qui la Maréchaussée qui n'aime pas trop que l'on vienne fouiller dans sa circonscription ; au cas où seraient exhumés des documents relatant quelques saloperies commises durant la période la plus sombre de la France, quand les Français se trahissaient... C'est, il est vrai, une profession difficile à exercer, quand l'intelligence n'a jamais été un critère de recrutement... au sein de cette arme -Les bœufs avancent sans prêter attention, hors du parcours jalonné... Et quelquefois, ils se regroupent aux bords des routes en forte fréquentation, de manière à attirer l'attention sur eux, et rappeler incidemment qu'ils veillent au grain... Ils devraient plutôt exercer une autosurveillance sur eux-mêmes, en relevant toutes les conneries qu'il pratiquent en dehors des règles bafouées contingentement.

C'est donc du Grand-Père catalan que l'on entendit le plus discuter. L'Homme se rongea les ongles toute sa vie, en des moments où la scène de crime revenait dans ses souvenirs immuables. Il plongeait alors dans une profonde tristesse, à l'écart des autres membres de la famille, revoyant sans aucun doute sa jolie petite sœur, debout au fond du couloir lui ordonnant : « vas-y tue moi ! C'est pour semblant ! » Ainsi parlent la plupart des enfants qui donnent aux mots une signification illustrant les actes qu'ils jouent, comme au théâtre.

Le prénom de son frère était gravé sur la stèle du monument aux morts, commémorant la grande guerre, dans le village où je me rendis pour mon enquête. C'est alors que je compris mieux la douleur de ces gens qui se renferment sur eux-mêmes, sachant apprécier le moindre instant de vie qui s'enfuit. Le grand-père avait fini par avoir peur des armes à feu. Il demeura toute sa vie dans le remords : celui qui vous enferme dans votre erreur que vous ne pourrez jamais corriger !

Jean Canal. Janvier 2025. Terres catalanes.

Post-Scriptum : *Quand sa mère mit au monde Thérèse, elle était âgée de 39 ans. Le seize août 1894, à huit heures du matin, l'enfant vit le jour, dans la demeure familiale. Le père était alors âgé de quarante-sept ans. La mère mourut avant le drame, en 1898 ! Le père suivit Thérèse dans la mort, quelques années plus tard.*

*L'été de cette région est très chaud, en cette saison. Les vignes que Jean cultivait avaient autant besoin de soleil que de la Tramontane qui caresse le feuillage, rafraîchissant les grappes en instance d'être cueillies, en septembre. On ne déroge point aux traditions lorsque l'on naît catalan ! On ne vend pas son âme au Diable, soit-il affublé d'oripeaux spoliés à la République qui a définitivement perdu son honneur ! De même, on ne fuit pas son passé, on le préserve du futur qui en donnerait une version fautive, intentionnellement erronée pour gommer une magnifique réalité, toujours vécue droitement face au présent ! La destinée n'est pas l'apanage des pleutres ! Elle appartient, comme l'écrivit Hugo, à ceux qui luttent, ceux qui se sentent investis d'un dessein ultime, dans une dignité irréfragable à leur vie qui les honore ! Jean Canal. *Où est ce grand amour ?!*

*Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ; ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front,
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,
Ayant devant les yeux sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour*.*

Victor Hugo.